

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 49

Montréal, Jeudi, 6 Décembre 1883.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Etude sur Angéline de Montbrun, par l'abbé H.-R. Casgrain.— Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—A Alexandre Dumas, père, par Jean Richepin.— La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.— Choses et autres.—Poésie : Un trop beau rêve, par Gontran.—Le Moulin rouge (suite).— Nos gravures : L'aérostat dirigeable électrique; l'ouragan de la Martinique. Sciences.—Nécrologie.—L'éponge.— Nouvelles diverses.—De tout un peu.—Recette pour avoir la paix au logis.—Les échecs.

GRAVURES : L'aérostat dirigeable électrique, de MM. Albert et Gaston Tissandier.—Alexandre Dumas père et fils.—Ouragan à la Martinique.

ÉTUDE

SUR

ANGÉLINE DE MONTBRUN (1)

Il y a deux ans, la *Revue Canadienne* de Montréal (juin 1881) entreprenait, sous le titre d'*Angéline de Montbrun*, la publication d'un roman canadien qu'on disait une œuvre fort remarquable. La curiosité publique fut vivement piquée par l'annonce que ce roman était dû à une femme, dont le nom véritable commençait à se faire jour à travers le pseudonyme de Laure Conan, derrière lequel s'abritait l'auteur.

C'était une nouveauté dans notre littérature toute nouvelle : jusque-là les hommes seuls y avaient eu le droit de cité. Pour la première fois une femme venait y réclamer sa place ; et, disons-le de suite, elle en a fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu. Et cette place lui restera, car le suffrage des meilleurs juges la lui assure.

Cependant, tandis que tout le monde privément fait l'éloge d'*Angéline de Montbrun*, qu'on se passe l'ouvrage de main en main, qu'on l'apprécie en petit comité, que même on le cite dans des livres d'une haute portée historique, personne, parmi nos auteurs qui font autorité, n'en a publié, que je sache, de critique sérieuse.

Je dois dire, avant d'entrer dans cette étude, qu'à l'endroit des romans, en général, je suis de l'opinion d'Eugénie de Guérin, dont le grand sens catholique lui faisait dire : " Les romans ne m'intéressent guère, jamais ils ne m'ont moins touchée... J'ai peur de ce dérangement moral qui fait le roman et qui en détruit le charme pour moi. Je ne puis toucher ces livres que comme à des insensés... De tous les romanciers, je ne goûte que Scott. Il se met, par sa façon, à l'écart des autres et bien au-dessus. C'est un homme de génie et peut-être le plus complet, et toujours pur. On peut l'ouvrir au hasard, sans qu'un mot corrupteur étonne le regard (Lamartine). L'amour, chez lui, c'est un fil de soie blanche dont il lie ses drames." Eugénie de Guérin ajoute ailleurs en parlant d'un roman : " J'y trouve un genre perfide : c'est de parler vertu, c'est de la mener sur le champ de bataille en épaulettes de capitaine pour lui tirer, sous les yeux de Dieu, toutes les flèches de Cupidon."

Toutefois il serait injuste d'appliquer cette théorie à tous les livres d'imagination. *Fabiola*, du cardinal Wiseman, et bien d'autres du même genre qu'on pourrait citer, sont des romans, mais aussi d'excellents livres, dont la lecture saine et fortifiante est un attrait pour l'esprit, un aliment pour le cœur, une grâce pour l'âme.

C'est à ce genre d'ouvrage qu'appartient *Angéline de Montbrun*. Après l'avoir lue, on est touché, attendri, édifié ; on se croit plus loin de soi-même et plus près de Dieu, on se retrouve meilleur. On se sent pris de reconnaissance pour M^{lle} Laure Conan, qui nous a procuré ce plaisir inattendu.

En un mot, c'est un livre dont on sort comme d'une

église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens.

Cette Angéline est un ange et la plume qui nous l'a révélée semble avoir des ailes. Ceux qui n'ont pas lu le livre croiront que j'exagère : à ceux-là je répondrai, comme la voix mystérieuse à Augustin : " Prenez et lisez." Lisez ces pages, et si vous êtes accessible à ce qu'il y a de vraiment exquis dans le sentiment, à ce qu'il y a de plus délicat et de plus pur dans les tendresses du cœur, vous serez séduit ; vous resterez sous le charme.

On a dit que parfois les fauvelles choisissent, pour cacher leurs nids, les plus âpres rochers. Si vous connaissiez l'endroit où réside Laure Conan, vous diriez : C'est bien là le nid de fauvelles parmi les rochers ! Cette voix si douce, si mélancolique dans ses recherches de l'idéal, chante parmi les sauvageries d'une nature tourmentée : une vaste anfractuosité taillée dans les Laurentides, d'où tombe une rivière torrentielle dans le fleuve qui, là, prend quasi les airs d'une petite Méditerranée, si bien que les habitants de ces rivages, en parlant de lui, disent : la mer.

A part un ou deux mois de l'été où ce Biarritz canadien voit affluer les touristes, qui viennent s'y livrer aux plaisirs de la chasse, de la pêche et des bains de mer, c'est un coin retiré du monde où la société n'est autre que celle d'un village ordinaire, loin des voies ferrées, monotone et inanimé, où l'on mène ce qu'on appelle en France la vie de province.

La maison paternelle de M^{lle} Laure Conan ne se distingue en rien des modestes résidences de nos campagnes. Assise au pied des Caps, à quelques pas du chemin du roi, elle regarde la mer, dont les évaporations salines l'enveloppent souvent, en automne, de ces buées blanches que l'imagination d'Ossian transformait en légions de fantômes se livrant sans cesse des combats, autour de ces chères montagnes d'Ecosse.

Outre cette physionomie pittoresque, un souvenir préhistorique (chose extrêmement rare en notre pays) se rattache à cet endroit. La maison est située à quelques pas de ces étranges et mystérieux monticules dont la forme et la symétrie accusent un travail humain et que l'on croit être des tumuli indiens, quoiqu'ils n'aient jamais été soumis aux investigations des archéologues.

Fille de cultivateur, l'auteur d'*Angéline de Montbrun* descend de ces rudes colons normands, bretons ou poitevins, aux poignets solides comme des nœuds d'érable, au courage plus solide encore, qui sont venus ici se tailler, dans la forêt, de ces terres que nous nommons aujourd'hui des biens de famille et qu'on prendrait en Europe pour des fiefs.

La mort, qui a moissonné de bonne heure sous ce toit, a entravé les soins de la culture et diminué les gerbes dans les champs : la médiocrité a remplacé l'aisance.

Quelques années de couvent aux Ursulines de Québec ont seules fait époque dans l'uniformité de sa vie sans incident. Les soins du ménage, les exercices de piété et de fortes études poursuivies avec une régularité monastique, ont partagé le reste de ses jours.

On ne la voit guère hors du logis que pour de rares visites d'amitié ou pour se rendre aux offices divins, cheminant le long de la grève et toujours simplement vêtue. C'est ainsi que je me figure Evangéline, pensive et recueillie, son livre à fermoir à la main, se rendant, le dimanche, à l'église de Grand-Pré.

L'auteur d'*Angéline de Montbrun* n'est plus jeune : quiconque a lu son livre l'a deviné peut-être. On n'arrive guère à cette maturité du talent qu'à la maturité de l'âge. A plus d'une page du livre, on se demande même si c'est bien là l'œuvre d'une femme : cette plume est si virile ! Mais à la page suivante, la femme se révèle à cette sensibilité incomparable, à ce je ne sais quoi d'aérien, d'éthéré, dont l'homme ignore le secret.

On s'aperçoit que le cercle de ses lectures n'est pas étendu, mais excellent. Certains grands classiques lui sont familiers et l'histoire fait ses délices. Ses auteurs favoris sont : Bossuet (elle possède son Bossuet, j'en suis sûr, mieux qu'aucun de nos hommes de lettres), Fénelon, Lacordaire, Lamartine et Eugénie de Guérin.

Tout de fantaisie qu'il soit, un livre comme *Angéline de Montbrun* ne saurait s'écrire sans ces études opiniâtres. La pensée en est trop relevée, le style trop choisi ! Sans dessein prémédité, par cette intuition naturelle aux intelligences de son sexe, elle a deviné le genre du roman moderne qui en fait la supériorité : l'étude plus achevée des caractères et des situations, l'analyse d'une âme, la perfection de la forme se déployant au milieu des événements les plus simples, et tout cela sans rien du fracas et des grandes intrigues qui caractérisent l'ancienne manière.

La trame d'*Angéline de Montbrun* est si fine et légère que je n'essaierai pas de la détacher des milles réflexions, peintures et péripéties diverses sous lesquelles elle se cache pour la mettre à nu. Cela, je crois, échappe à l'analyse. Tout est dans cet art délicat qui crée de rien, dans ces doigts de fée qui peuvent tisser des fils de la Vierge.

Avec toutes ces qualités, le roman d'*Angéline de Montbrun* n'est pas sans défaut : il y a un trop grand nombre de citations, de réminiscences, amenées presque toujours, je l'avoue, avec infiniment de naturel et d'à-propos, mais qui ne laissent pas de sentir la recherche, je ne dirai pas le pédantisme, car rien n'est plus éloigné de l'esprit de l'auteur. On aimerait à l'écouter plus souvent seule.

M^{lle} Conan, j'y insiste, se souvient plus qu'il ne faut de ses lectures. Son esprit est encore trop chez les autres ; elle n'est pas assez elle-même. Ce ne serait pas pardonnable après des années d'expérience littéraire, mais cette timidité, cette défiance de soi-même, je dirais presque cette gaucherie naïve, est un charme dans un premier essai. L'oiseau qui sort du nid voltige ainsi, et se repose de branche en branche avant d'oser prendre son essor. Qu'elle ose prendre le sien, et elle aura des coups d'aile qu'elle ne soupçonne pas, qui surprendront même ses admirateurs et qui lui vaudront ses meilleurs succès.

Le plus grave inconvénient de sa manière actuelle, c'est qu'elle donne à son livre une physionomie trop européenne. Sa pensée habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent. On regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes, telles que celle du pèlerinage d'*Angéline* au tombeau de Garneau. Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu'en s'identifiant avec notre pays et ses habitants, qu'en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie : c'est sa condition d'existence.

Angéline de Montbrun est évidemment une sœur d'Eugénie de Guérin, et a vécu dans l'intimité d'Alexandrine de la Feronnays. Cette parenté et ce voisinage sont charmants, mais combien elle y gagnerait aux yeux de tous les lecteurs canadiens si elle descendait en ligne directe de M^{lle} de Verchères ou de madame de la Tour ? Elle est bien la petite nièce du chevalier de Lévis, mais elle ne nous parle pas assez du vainqueur de Sainte-Foye, ni de sa noble famille, ni des braves miliciens qui sont tombés à ses côtés, ni de ce que sont devenus leurs petits-fils qui peuplent aujourd'hui nos campagnes.

Cependant, n'oublions pas que les lettres qui forment le livre d'*Angéline de Montbrun* sont des prémices : c'est un bel oranger chargé de fleurs ; laissons mûrir les pommes d'Hespérides.

Laure Conan pouvait difficilement rêver un plus heureux début.

En attendant d'autres révélations de son talent, jouissons de ce qu'elle nous donne aujourd'hui.

Ici, il faudrait multiplier les citations : mais je ne puis que détacher, en passant, quelques fleurs. Encore y perdent-elles à être cueillies : elles sont si bien distribuées par l'habile jardinière ! Elles demandent à être vues et admirées sur pied dans son parterre de Valriant.

Voici d'abord comment elle descend en elle-même, pendant que ses regards se tournent vers la nature qui l'environne. Elle a parfois des réflexions qui étonnent par leur profondeur et que ne désavoueraient ni Eugénie de Guérin ni madame Swetchine.

" De ma fenêtre, j'ai une admirable vue du fleuve. Vraiment, c'est l'océan. Je ne me lasse pas de le regarder. J'aime la mer. Cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées,

(1) Cette étude avait été préparée pour être lue dans une séance de la Société Royale qui devait se tenir au commencement du mois de novembre de cette année (1883), mais qui n'a pas eu lieu.